

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 54 (1916)
Heft: 17

Artikel: En marge de la tourmente
Autor: J.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-212085>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

gnés pour le dit Villars le Compte auraient voulu de suite y apporter leurs vœux et adhésions, mais d'autres villages ont désiré terme pour se décider, ce qui les a fait partir chez eux et réflexion faite aujourd'hui en assemblée communale au dit Villars le Compte viennent par le souscrit des cy après au nom du dit lieu, accepter purement et simplement le dit projet de constitution qui leur a été lu à raison qu'ils estiment et attendent avec une pleine confiance qu'il en sortira des loix qui accompliront le vœu de tout bon citoyen et le honneur de la patrie. Ainsi passé en dite assemblée, comme en font foy les signatures des citoyens cy après, le 16^e jour de février 1798 au premier de notre régénération, que Dieu veuille bénir à jamais, ainsi que chaque membre qui sera établi pour gouverner.

Jean Pierre Pidoux, commandant d'exercice, Jean Pierre Bulloz, Jean Isaac Jaquier, Pierre Daniel Jaquier, Jean Pierre Pidoux, François Jaquier, Abram Samuel Bulloz, Pierre Pi Pidoux, ancien commandant d'exercice, Abram Bulloz, Daniel Pidoux, charpentier, Pierre Pidoux, charpentier, Pierre Philippe Jaquier, Jean Anthoine Bulloz, Jean Pierre Pidoux-Besson, Jean Ph. Pidoux, Jean Anthoine Jaquier, Jean Daniel Bulloz, Jean Pierre Bulloz, Daniel Pidoux, Jean Philippe Pidoux dit Bourgeois, Jacob Perrin, Jean Pierre Perrin, Jean Perrin, Pierre Elie Pidoux, Jean Pierre Pidoux, Jean Pidoux, Jaques Pidoux, maréchal. »

Les proclamations n'avaient pas prévu de délibération en assemblées communales; elles avaient même exclu toute délibération. Les communians de Villars le Comte, voisins d'un grand village où les Bernois conservaient des sympathies, avaient, comme d'autres, « désiré terme » pour dire oui.

Bientôt les assemblées primaires allaient à leur tour se réunir.

L. MOGEON.

Le journal de Paris. — Une bonne vieille grand'mère, en convalescence dans une de nos infirmeries et qui jamais n'avait lu d'autre journal que sa fidèle *Feuille d'avis*, demande un matin de la lecture à la personne qui la soignait. A défaut de la *Feuille*, qui ne paraît que l'après-midi, on donna à la bonne vieille un journal de France.

— Je ne connais pas ce journal, observa la malade ; d'où vient-il ?

— De Paris.

— Ah ! ... de Paris ! ... Oui mais est-ce qu'on peut le lire en vaudois ?

La bonne vieille mit ses lunettes et fut tout étonnée de pouvoir lire le journal de Paris aussi bien que sa chère *Feuille*. R. R.

COMBE ET COMBIER

Le Vaudois, généralement, n'aime pas à écrire. Ne l'en blâmons pas. Il vaut mieux ne rien écrire que d'écrire des riens. Mais le peu de propension à noircir du papier n'est pas toujours un effet de la sagesse. Bien souvent nous n'osons mettre par écrit notre pensée et encore moins la publier, crainte de ne pas trouver le mot propre, d'employer des locutions non admises par les lettrés de France. C'est là une timidité exagérée, et l'on ferait tout un vocabulaire des termes que nous croyons purement vaudois, dont nous n'ussons qu'avec une sorte de gêne et qui appartiennent bel et bien à la langue de Voltaire et d'Anatole France.

Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, le mot, de *combe*, qui sert à désigner les vallons du Jura, passe encore chez nous pour du pur patois, tandis qu'il se trouve dans les bons dictionnaires français. Un écrivain qui n'est pas précisément un des premiers venus, Charles Nodier,

l'emploie à mainte reprise dans le conte intitulé : *La combe de l'homme mort*.

« *Combe*, écrit-il, est un mot très français qui signifie une vallée étroite et courte, creusée entre deux montagnes et où l'industrie des hommes est parvenue à introduire quelque culture. Il n'y a pas un village dans tout le royaume (Ch. Nodier écrivait ceci sous Louis-Philippe) où cette expression ne soit parfaitement intelligible; mais on l'a omise dans le dictionnaire, parce qu'il n'y a point de *combe* aux Tuilleries, aux Champs-Elysées et au Luxembourg. »

Dès lors, l'omission a été réparée. Cela n'empêche pas les Combiers eux-mêmes d'hésiter encore à employer le joli mot de *combe*. Quant à *Combier*, ils sont d'autant moins portés à l'écrire qu'ils le considèrent comme une sorte de sobriquet, à eux appliqué par ces gros niais de la plainé, ignorants des choses de la montagne, et des combes en particulier. *Combier* est tout aussi français que *combe*. Voici ce qu'en dit le *Nouveau Larousse illustré* :

« *Combier, combière.* — Se dit proprement, dans le Jura, des habitants des pays de combes, et, au figuré, d'une personne pleine de finesse et de défiance, sous une apparence de rondeur et de bonhomie. »

Donc, à en croire Larousse, les Combiers ne sont pas tous dans les combes. Pour nous, nous placerons toujours à la Vallée de Joux les vrais Combiers, les bons, et partout ailleurs les autres combiers (sans la majuscule).

V. F.

Consolation. — Mme Y se plaignait de vieillir.

« Vous devez, au contraire, être enchantée, lui dit un flatteur; chaque période de cinq ans ne vous ajoute-t-elle pas un nouveau lustre. »

UNE ENCLAVE VAUDOISE A BERNE

CETTE enclave, c'est la *Patrie vaudoise*, fondée en 1910 par quelques amis désireux de se grouper autour du drapeau vert et blanc, de cultiver, sur les bords austères de l'Aar l'âme et l'esprit de notre bon terroir, de fêter les grandes dates de notre histoire.

Au premier abord, un tel but, en tel lieu, pouvait paraître témoignage. Aussi la *Patrie vaudoise* (il fut question d'appeler la nouvelle société : « La Grappe », un bien joli nom ?) débuta-t-elle modestement et les premiers pas furent-ils assez difficiles. Plusieurs de nos compatriotes se tenaient sur la réserve et il fallut de la perspicacité pour les intéresser à notre cause. Aujourd'hui, la partie est gagnée et la plupart des notabilités vaudoises en terre bernoise ont voulu venir, elles aussi, grossir nos rangs.

Chaque année des conférences sont organisées et voient accourir un auditoire serré.

Le programme de cette année a été fort bien choisi. Le 24 janvier, c'était le professeur Paul Decker, de Lausanne, qui venait nous parler des *Révolutions vaudoises*, sujet très captivant et très goûté des deux sexes. Puis ce fut, entre représentant du sexe dit fort, une spirituelle et aimable causerie du colonel Quinclet sur *Pierre de Savoie*, la grande et belle figure militaire du moyen-âge.

Hier, enfin, la *Patrie vaudoise* clos sa saison d'hiver en fêtant dignement le 14 avril, la date chère à tous ceux qui apprécient notre séculaire indépendance.

La coquette salle de l'Ours (il n'a du reste pas été question du plantigrade) était bien garnie. Pour la première fois depuis sa fondation un conseiller fédéral en charge nous honorait de sa présence. M. le président Camille Décoppet, merci de la sympathie que vous tenez à témoigner aux Vaudois de Berne; elle leur est précieuse et nécessaire. Hâtons-nous d'ajouter que

cet appui moral, qui fait notre force, ne nous point été marchandé jusqu'ici par les Vaudois influents de la capitale: anciens magistrats, hauts fonctionnaires, etc. Vos encouragements chers concitoyens, vont droit à nos cœurs transplantés.

C'est un vrai régal littéraire et artistique qu'ont goûté le 15 avril les Vaudois et Vaudoises et leurs invités.

Le Comité (que préside avec beaucoup de doigté M. Louis Jaton, de Villars-Mendras) a eu la bonne fortune d'obtenir le concours M. Jaccottet, de Vevey, l'auteur de talent d'avenir, si avantageusement connu. M. Jaccottet nous a transporté sans fatigue à *Barberêche* et a ouvert devant nous le livre de la cabane qu'il a commenté en philosophe et en ami de l'Alpe libre et génératrice de nobles sentiments. Dans ces temps d'amertume universelle, il réconfortant de s'élever, ne fut-ce que pour quelques instants, sur les pures et fières cimes où nous a conduits le conférencier. M. Jaccottet vivement acclamé, nous a aussi fait part de ses impressions militaires en des croquis pris sur le vif et a déclamé de beaux vers avec une parfaite maîtrise.

M. Ney, de Lausanne, directeur du Bureau fédéral de statistique, avait été chargé de tout à la Patrie. Il a jeté quelques poignées de grain dans ce champ labouré en tout sens. M. Ney est bien Suisse et bien Vaudois. Il veille sur notre pays uni et fort, capable de résister à tous les envahissements indésirables.

De nombreuses productions, variées et de meilleur goût, ont suivi. Il faudrait citer bien des noms. Il en est quelques-uns que nous pouvons omettre : Mme Guignard, de l'Abbaye; Mme et M. Bonjour, de Bonvillars; Mme Brailard; Mme et Mme Piguet, de vrais virtuoses du piano ou du violon (M. B.); M. Krieg, un poète par exemple. Ajoutons qu'un petit bal avait été improvisé. M. Junod (Ste-Croix) qui dirigeait la partie oratoire, avait supprimé les bans, innovation heureuse qui fit une part plus large à la conversation.

La manifestation, dans sa simplicité — chacun s'y sentait à l'aise, car il n'y avait pas de lit de toilettes — contribuera sans doute à faire connaître toujours plus avantageusement la *Patrie vaudoise*, inoffensive enclave romande sur le territoire hospitalier de la Suisse allemande; à lui amener de nouveaux éléments de longue vie et de prospérité.

Berne, 16 avril 1916.

M. H.

Quel toupet ! — Une bonne se présente dans une maison pour entrer en service.

La maîtresse de maison lui demande :

— Avant tout, mon enfant, je désire savoir pourquoi vous avez quitté votre dernière place.

La bonne, d'un air piqué :

— Madame est bien curieuse !... Est-ce que je demande à Madame pourquoi sa dernière bonne n'est pas restée ici ?

EN MARGE DE LA TOURMENTE

Le croiriez-vous, mais il est ici, à Lausanne, un citoyen intelligent, certes, et point du tout indifférent, à l'ordinaire, à ce qui se passe, qui, depuis un an au moins, n'ouvre plus un journal. Les premiers mois de la guerre, il fit comme tout le monde : il dévorait littéralement les journaux ; il ne pouvait attendre d'un jour à l'autre pour avoir des nouvelles. Elles n'étaient jamais assez fraîches, à son gré. Alors, chez lui, tout seul, il ruminait, ruminait ce qu'il avait lu, se réjouissant et se désespérant tour à tour des succès et des revers du belligérant pour lequel il avait pris parti. La nuit — quand il dormait — son sommeil était hanté par d'affreux cauchemars. Au café

lorsqu'il allait prendre son bock, il s'animait, il s'exaltait dans d'inévitables conversations qui tournaient parfois à la dispute. Il rentrait chez lui complètement énervé et bon seulement à s'allier mettre au lit, où l'insomnie lui tenait souvent compagnie. Son caractère, sa santé, son travail, patissaient fort de cette perpétuelle agitation.

Aussi, un beau jour, en homme sage qu'il est, il se dit :

« Allons, mon vieux, ça ne peut plus aller comme ça ; si tu continues cette existence ensièvrée, agitée, ça tournera mal. Du reste, toute cette agitation n'avance à rien. Tu te fais du mauvais sang et des ennemis, sans aucune raison. Cessons les feux ! Arrêtons les frais ! »

Et de ce moment, il n'ouvrit plus un journal. Si, pourtant, le *Conteur*, de temps en temps, pour voir comment il se porte et s'il souffre beaucoup de la crise.

Le calme, la sérénité d'esprit, la bonne digestion, le sommeil, sont peu à peu revenus, et notre ami est maintenant heureux, autant qu'on peut l'être en des jours tragiques comme ceux que nous vivons. Il sait que la guerre dure toujours, parce que la cherlè croissante de la vie et la rareté persistante du travail l'en informent. Il le sait aussi par les appels incessants adressés à sa générosité — car il n'est pas un égoïste — au nom d'œuvres philanthropiques innombrables. Enfin, les conversations auxquelles il assiste le renseignent bien suffisamment, à son avis, de ce qui passe dans le monde. Il ne prend guère part, par prudence, à ces conversations, de peur de commettre quelque impair, par défaut d'une connaissance exacte des événements. Mais si, dans un entretien animé, il hasarde quelque avis, c'est toujours le plus sage, le plus raisonnable de tous et l'on est obligé de lui donner raison. Exempt de cette excitation incessante que cause et entretient, en un pareil temps, la lecture des journaux, il a gardé l'esprit sain, la réflexion intacte, l'indépendance complète de la pensée, et juge de tout avec beaucoup d'impartialité, de justesse, de modération et de bon sens que ceux qui sont en plein dans le mouvement.

Vrai, quand on y songe, cet ami a choisi la bonne part.

J. M.

LOU POLHIN

A nos jeunes Vaudois, si facilement enclins à mépriser le bonheur qu'ils ont sous la main, pour s'en aller courir les risques de la fortune à l'étranger, rappelons cette fable potose de Moratet, toujours jolie et toujours de saison.

Pri dé Velarimboud onn' équa dè polhin
Herbavé son petit io on tsamp dè sainfin
A sa fari ti lè dzors noutron saintion medzive,
Et quand l'iré bin chou, à l'ombrou sé cutivé ;
Et pus décé délé on lou véri trotta,
Trobli l'ide d'au ru, chu l'herba sé vista,
Qu'o l'aval cru portant qu'int menant dinche dzouïou,
L'rai dein s' n'esprit léssi venu l'innodou,
Et qu'on l'aval oïu, dein lon bin a plih mor,
Souspira lou matin apri la fin d'au dzor ?
Vouaitze qu'onna véprie prein son grand coradzou :
« Mârre, vo fô deman tzandzi dè patouradzou :
Ie chantou que por mé ci sainfin l'é mò-zan,
Et que dé noutron ru l'idié ne mè vo ran.
Chovant quan ié medzi mé vint à but dè randré :
« La golaire mè prein, et la mort mè va prandré ».
La mârre lai repond : « Déman no partetrins
Fô bin chôva la via au plhe bî dai polhins. »
L'oba lou landeman à pinna blhantzaïive,
Que por viton parti lou polhin dzemelhivé.
Enfin, aô grand galop lou vaïquè frô daô prâ.
La mârre dévâi li tzert'a l'amodourâ,
Montout sin s'arrêtâ per dai poutés t'errairâs,
Chu dai crets tot plhoumas, couvès dè huezonnairâs
Ne traôvont a medzi quié dai mègrous felâs ;
Et daô pourro polhin la fam ne passé pas.
Tot parâi, bin lassâ apri tant dè trottaiés.
Ie fa tota la né dâi puchantès ronhillâiès.

Ma onna droblha fan lou tint lou dzor d'apri.
Benivan dè traôva dâi folhés dè mauri.
Lâi simblé que son tzamp n'ré p'oucer tant eroûion.
Adiu lès djuj dè fou, adiu lè chots dè dzotûion :
Ie tint l'orolhie bass' et iè trinné lou pi.
Adone d'son valet la mârre l'a pedi ;
Per lè sandais dâi bons tout bounamein lou trinné,
Et pus tandi la né d'sainfin lou raminné.
D'abo que lou polbin lâi a betâ lou nai ;
« Ah ! ah ! vouaitze, so dit, on vretabilhon gournai
Vouaitze on bon païs, onna prali superba !
Et pus de la boun'idié ! Et pus d'e la boun' herbâ !
On ne paô traovâ mi ; ne fô alla plhe l'hin :
Ah ! que no z'ou bin fê dè quitta lou sainfin ».

Mâ lou se lâo revint... Vouaiquîé lon tzamp... l'Erbo-
[gne]
Et lou polbin l'è prai d'onna grôche vergogne,
« Tira tru bin, mon fê, et t'a volhu tzandzi !
L'é la vatz' inradja que t'aret corrodzi.

J.-L. MORATEL.

AU DRAPEAU !

Nous avons publié, il y a trois semaines, une pièce de vers intitulée : *« Au Drapeau fédéral*, composée par M. de la Rive, à l'occasion d'une fête de la Société fédérale des officiers, à Genève, en 1851.

Voici maintenant une autre pièce de vers, tout fraîchement éclosé, et qui, elle aussi, est inspirée par l'amour de la patrie et du drapeau suisses. Son auteur est M. H.-L. Bory, instituteur, secrétaire de la Société cantonale vaudoise de gymnastique.

Dans un moment où l'on s'efforce de dissiper les divergences qui se sont produites, à propos de la guerre, entre Suisses de race latine et Suisses de race germanique, et d'effacer leurs regrettables effets, il n'est pas inutile, sans doute, de donner le plus de publicité possible à toutes les manifestations procédant d'un amour sincère pour la patrie suisse, à laquelle tous les Vaudois, pour attachés qu'ils soient à leur canton, entendent rester à jamais fidèles.

Les vertus, l'honneur, c'est la sève,
C'est le sang qui coule à plein bord
Dans le cœur d'un peuple qui rêve
De rester libre et d'être fort !...

PIERRE DUZEA.

Gymnastes, fils des anciens preux,
Au cœur sensible et généreux,
En face du monde en furie,
Rassemblons nos fiers contingents,
Et veillons, fermes, diligents,
Sur le salut de la Patrie !

Quand tant d'héroïques soldats
Luttent atrocement, là bas,
Pour le Droit et pour la Justice,
Gymnastes du pays romand,
Entourons tous fidèlement
L'emblème sacré de la Suisse !...

Amis, sans reproche et sans peur,
Gardons-nous du repos trompeur
Qui rompt des forces l'équilibre,
Faisons trêve à nos différends
Et, cœur en haut, serrons les rangs,
Pour l'honneur de la Suisse libre !...

Que l'on contemple au vent des soirs
Les étendards de nos Pieds-noirs
Flottant dignement, côté à côté,
Avec ceux, non moins glorieux,
De nos Bourgeois marchant, comme eux,
A la victoire, tête haute !...

Au milieu de l'Europe en feu,
Plus que jamais formons le vœu
De bannir tout ce qui divise,
Chassons du tréfonds de nos coeurs
La jalouse et les rancœurs,
Qui font mentir notre devise !...

Et si le destin veut qu'un jour
L'on nous attaque à notre tour,
En violant notre frontière,
Que nos gymnastes, sur le front,
Tels des lions, vengent l'affront
Fait à la Suisse tout entière !

Oui, camarades, garde à vous !
Du vieux Drapeau, d'un œil jaloux,
Gardons l'antique renommée.
Unis et forts dans l'amitié,
La poudre au sec et l'arme au pied,
Veillons sur la Patrie aimée !...

H.-L. BORY.

AUX PAYS DE LA GUERRE

Les « mésanges bleues ». — Ce sobriquet vient du front français : Il s'ajoute à la collection des mots qui composent l'argot déjà si riche et si imagé des tranchées, dit le *« Figaro »*. Et sait-on à qui il s'applique ? Nous le donnons en mille...

Les poilus ont trouvé ce mot charmant, ce joli nom d'oiseau pour désigner... les gendarmes. Ne souriez pas ! Le surnom, pour inattendu qu'il soit, n'en est pas moins assez exact. Le nouvel uniforme de « Pandore », où le bleu horizon et le blanc se confondent, a-en effet, un peu la couleur délicate et tendre du plumage de la mésange.

Et n'est-ce pas une preuve nouvelle du bon esprit qui règne parmi les soldats français qu'ils aient donné ce sobriquet si gracieux à leurs camarades de la maréchaussée qui, là-bas à l'arrière, sont les pions sévères de ces collégiens admirables !

* * *

Le droit de chômage. Voici un joli mot encore, que rapporte aussi le *« Figaro »*. Il la donne pour absolument authentique.

Un de nos amis, dit-il, engage la semaine dernière une femme de ménage pour venir de huit heures du matin à midi, à raison de cinquante centimes l'heure, plus le déjeuner.

Samedi, elle dit à son nouveau patron :

— Je ne reviendrai pas demain. Je vais passer tous mes dimanches à la campagne, chez des amis.

— Alors, vous resterez un peu plus longtemps lundi ?

— Oh ! non, monsieur. Je ne travaille jamais l'après-midi. Je vais aux Tuileries, au bois de Boulogne, aux Buttes-Chaumont. J'ai besoin de prendre l'air.

— Vous avez donc des rentes ?

— Pas du tout. Mais je ne suis pas dépensiére. Avec les deux francs que me donne monsieur et mon indemnité de chômage, je suffis très bien à mes besoins.

C'est comme ça ! — M^{me} ... a engagé une nouvelle bonne, une jeune fille de la campagne encore toute naïve :

— Dites-moi, Sophie, quand je vous envoie m'acheter quelque chose dans un magasin ou faire un paiement, il vous faut marchander un peu. Vous payez toujours tout ce qu'on vous demande. Vous semblez ne pas vous douter que par le temps qui court l'argent est rare ; il importe de l'économiser.

La brave fille prit bonne note de la recommandation.

Le lendemain, on apporte, pour sa maîtresse, une lettre non affranchie et venant de Paris.

— Il y a cinquante centimes à payer dit le facteur en tenant la lettre à la bonne.

— En voilà 25 réplique la jeune fille, si vous ne voulez pas, vous pouvez la garder.

Le chef-d'œuvre du Répertoire. — Le *Conteur* se fait un plaisir de signaler à ceux de ses lecteurs qui sont amateurs d'opéra, le volume de M. Ed. Combe, rédacteur à la *Gazette*, que vient d'édition la maison Payot et Cie. Ils y trouveront, écrits avec clarté et élégance, des analyses de tous les ouvrages du répertoire courant, accompagnées de notices sur les auteurs et sur la pièce. Ce livre est indispensable à qui veut jouir pleinement d'une représentation lyrique.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.